

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Analyse du malaise existentiel d'une bourgeoise de province, le roman Madame Bovary est aussi une représentation de la vie sociale qui mêle différents milieux d'une petite ville. Dans le passage qui suit, lors de comices agricoles, une vieille employée de ferme reçoit la récompense de cinquante-quatre années de travail.

« Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient de longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoi qu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude... »

Vocabulaire :

Galoches : chaussures grossières recouvertes de cuir avec une semelle en bois ; vieilles chaussures

Béguin : coiffe de femmes en toile, attachée sous le menton, bonnet simple

Camisole : vêtement à manches longues qui se porte sur la chemise

Potasse : produit utilisé pour le nettoyage et le blanchissement des vêtements

Suint : matière grasse secrétée par la peau de mouton et dont il faut débarrasser la laine

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Analyse du malaise existentiel d'une bourgeoise de province, le roman Madame Bovary est aussi une représentation de la vie sociale qui mêle différents milieux d'une petite ville. Dans le passage qui suit, lors de comices agricoles, une vieille employée de ferme reçoit la récompense de cinquante-quatre années de travail.

« Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient de longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoi qu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude... »

Vocabulaire :

Galoches : chaussure grossière recouverte de cuir avec une semelle en bois ; vieilles chaussures

Béguin : coiffe de femmes en toile, attachée sous le menton, bonnet simple

Camisole : vêtement à manches longues qui se porte sur la chemise

Potasse : produit utilisé pour le nettoyage et le blanchissement des vêtements

Suint : matière grasse secrétée par la peau de mouton et dont il faut débarrasser la laine

I. Un portrait réaliste

1. cadre spatial de la province du XIX^e siècle : les comices
2. le travail de la ferme : la réalité du monde paysan
3. le personnage décrit sans concession, sans idéalisation : un portrait physique

II. Un portrait pathétique

1. une femme pauvre
2. une femme qui souffre au travail
3. une femme inférieure

III. Une dénonciation des bourgeois : Flaubert dénonce avec ironie l'hypocrisie de cette société bourgeoise = dissonance systématique. Flaubert nous montre à voir l'ironie de la situation. Catherine est récompensée pour sa soumission, les bourgeois sont heureux de faire souffrir une femme et qu'en plus elle accepte la médaille de la servitude. Cette médaille est le symbole de l'exploitation.

1. un instant de fête sur l'estrade/une vie à la ferme
2. une présence bourgeoise envahissante/ la crainte d'une femme
3. une récompense/une soumission

Proposition de commentaire de *Madame Bovary* « alors on vit s'avancer sur l'estrade...demi-siècle de servitude ».

Introduction :

« Le roman est un miroir qui se promène le long du chemin » telle est la **citation** de Stendhal qui convient parfaitement à ce passage. En effet, dans Madame Bovary écrit au XIX^e siècle, Flaubert écrivain réaliste nous présente le portrait d'une vieille employée de ferme, Catherine Leroux, qui reçoit sa récompense pour cinquante-quatre années de travail, comme si le romancier nous permettait de voir un reflet banal du quotidien. Ce portrait aussi bien physique que psychologique est à la fois simple et lourd de significations. On peut donc se demander en quoi ce portrait d'une ouvrière du 19^{ème} est original ? Pour cela, nous étudierons dans une première partie le réalisme du portrait puis nous verrons qu'au-delà du « tableau » de la vieille ouvrière se trouve en **filigrane** un **réquisitoire** contre l'exploitation.

L'extrait propose un **portrait réaliste** d'une vieille ouvrière. Le lecteur rentre directement dans le sujet « on vit s'avancer » : ce « on » renvoie aux bourgeois qui observent la scène mais également à nous lecteurs, nous sommes donc ici dans un **point de vue interne** qui se prolonge jusqu'à la ligne 5. La vieille dame s'avance, on aperçoit donc d'abord son aspect général puis son visage et enfin ses mains. La description de la vieille dame est extrêmement détaillée, une multitude **d'adjectifs** ponctue le portrait physique de cette travailleuse. Catherine Leroux apparaît dans de « pauvres vêtements », **l'adjectif antéposé** (posé avant le nom) met l'accent sur l'extrême pauvreté qui se dégage de l'aspect extérieur de sa personne. Cette expression est expliquée dans les phrases qui suivent par le détail des vêtements « de grosses galoches de bois », « un grand tablier bleu », « son visage entouré d'un béguin sans bordure » : autant de **détails visuels** qui appartiennent aux vêtements qui entourent le corps et le visage de la vieille dame que Flaubert nous donne à voir. Mais tout semble trop grand, ce qui accentue évidemment le « paraissait se ratatiner » de la première phrase. La fille de ferme se rétrécit dans ses vêtements. Son visage est **comparé** à une « pomme de reinette » c'est-à-dire une pomme ramollie et plissée. Puis, la description s'attarde sur ce qu'il y a de plus explicite dans ce corps, « deux longues mains à l'articulation noueuse » : le **complément du nom** semble prolonger les mains à l'infini. Son regard est « pâle », une fois de plus c'est la phrase qui suit qui explique cet aspect du regard par l'intervention d'une **comparaison** avec « le mutisme » et la « placidité » des animaux : l'ouvrière est comparable à un animal craintif. On peut donc aisément faire la peinture de la vieille femme, peinture qui insisterait sur les détails des mains. Mais le réalisme ici va au-delà de l'aspect extérieur du modèle.

En effet, ce qui surprend c'est l'imbrication subtile entre son physique et sa psychologie. L'employée de ferme a peur, elle est craintive devant ce monde de bourgeois dont elle ne comprend pas les « codes ». La « rigidité monacale » de sa figure, son « mutisme », sa « placidité », ainsi que son attitude « effarouchée » et « ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir » la présentent comme une sorte de « sauvage » proche de l'animal qui vit en marge de la société, ne sachant pas ce que l'on attend d'elle. Cette société est présentée, jetée comme en désordre par les **expressions** suivantes : « tambours », « messieurs en habits noirs », « la croix d'honneur du conseiller » : cette **accumulation de symboles** exprime à la fois le bruit, les couleurs et le monde, provoquant chez cette femme une sorte de vertige. Le portrait est donc ici réaliste et présente la servante dans son aspect physique mais elle est également appréhendée dans sa psychologie et dans le milieu social qui la détermine. Ainsi, même si Flaubert

préconise une grande neutralité dans son rôle d'écrivain, le lecteur ne peut s'empêcher de trouver en **filigrane** du portrait un **réquisitoire** contre l'exploitation et la bourgeoisie du 19^{ème} (conclusion partielle et amorce de la 2^{ème} partie : transition).

Le « on vit s'avancer sur l'estrade » exclut la servante du reste du groupe, elle devient une « curiosité ». Elle est seule. **Les adjectifs** « petite vieille », « craintif », « pauvre » de la première phrase replacent la vieille dame dans son milieu défavorisé. Mais c'est surtout l'intérêt que le narrateur porte aux mains qui est significatif, il note avec précision les conséquences d'un travail laborieux « éraillées », « encroutées », « durcies » : l'allitération en « r » accentue l'accumulation par les liens lexicaux entre l'usure et la rugosité des mains. De plus, toute sa vie semble inscrite dans la position de ses mains qui ont subi une déformation professionnelle « entr'ouvertes comme pour témoigner d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies » : **l'antithèse** contenue dans **ce complément du nom** ainsi que **l'hyperbole** soulignent l'absence de volonté de la vieille dame à exprimer sa souffrance, en même temps que l'exploitation subie. Pour expliquer l'aspect de ses mains l'auteur **énumère** quelques uns des travaux pénibles responsables de l'usure : « la poussière des granges », « la potasse des lessives », « le suint des laines ». Mais le choix **des épithètes** « humble », « subies » écarte toute idée de révolte, la paysanne est résignée. Cette résignation apparaît également dans l'aspect monacal de l'expression de son visage (monacal, du latin monachus, moine) : la servante a vécu sa vie comme dans un couvent, elle a pris l'habitude d'obéir, de se taire, de rester à sa place. On mesure ici toute la distance qui sépare ces deux mondes : celui de la bourgeoisie et des paysans qui subissent l'exploitation.

Cependant la vieille dame ne semble pas avoir conscience de sa servitude : « rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle », si elle était attendrie on pourrait déceler chez elle une volonté d'exciter la pitié, or elle est passive. Flaubert nous rappelle qu'elle a été formée et déformée par la fréquentation des animaux, « elle avait pris leur mutisme et leur placidité ». On ne peut s'empêcher de relever l'injustice du sort réservé à cette femme isolée **comparée** à un animal de ferme. **Cette comparaison** se poursuit jusque dans sa réaction face au public, elle demeure « immobile », « effarouchée » comme un animal craintif « ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir » : **l'antithèse** souligne l'indécision. Le lecteur ressent dans cette description tout le poids d'une société injuste. Catherine Leroux est une créature simple, presque inconsciente. Il y a là une vérité poignante qui mérite d'être méditée : certains êtres humains livrés aux plus dures besognes ont perdu jusqu'au désir de protester, l'habitude a engendré la résignation. Ils ont perdu le sentiment de leur misère. Flaubert de manière subtile nous laisse deviner toute la souffrance de cette femme devenue muette et étonnée de se retrouver face à ces bourgeois qui veulent la récompenser. D'une certaine manière, elle vient récupérer le prix du sacrifice de sa vie. La dernière phrase de l'auteur est sublime dans sa **simplicité** lourde de significations « ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude » : ces bourgeois sont épanouis, ce sont les « heureux » du monde, les gros propriétaires bien nourris, bruyants, tout le contraire de la paysanne, cela est accentué par **l'antithèse** entre « épanouis » et « servitude ». Flaubert utilise une ultime **périphrase** pour nommer la paysanne « ce demi-siècle de servitude » : formule qui met en exergue tout le poids de l'exploitation subie.

En conclusion, nous ferons remarquer que cette description d'un personnage secondaire du roman Madame Bovary ne fait pas évoluer l'action du roman. Ce portrait a donc une **fonction symbolique**. Catherine Leroux représente à elle seule toutes les paysannes qui ont fait don de leur vie aux bourgeois. Le réalisme de la description nous présente à la fois l'extérieur et l'intériorité du personnage jusqu'à nous dévoiler son « âme » dans une dénonciation subtile de l'exploitation.